

salles où l'on broie la farine, des fours où l'on cuit le pain au bois et à l'électricité, des boulangeries, des dépôts de conserve capables d'alimenter, pendant, un an, des milliers d'hommes, des réserves de projectiles et de munitions de toute sorte, des postes de télégraphie sans fil, un central téléphonique, une chapelle où pendent les souvenirs et les ex-votos. Et l'infirmerie encore, avec ses installations chirurgicales, et où l'on trouve une collection de casques troués par une balle ou un éclat d'obus, et qui ont sauvé la vie à leurs propriétaires. Tout au bout, les magasins. C'est une coopérative. Les soldats bénéficient des profits. Et tout cela est intact et ne paraît avoir été troublé en rien par ce qui a pu se passer à l'extérieur.

La ville en effet peut être détruite; mais la citadelle est intacte. Les maisons croulent, mais les remparts demeurent, tout ce qui importait au commerce, et qui n'était pas de la défense, est à peu près détruit. Mais tout ce qui relève de la cité militaire a résisté.

Ne voit-on pas là une image de la France elle-même? L'extérieur, le corps matériel a pu être atteint, déchiqueté; mais ce qu'il y a en dedans : l'Âme, ! cela, l'ennemi n'a pu l'entamer.

Mais c'est l'heure du dîner; et nous entrons dans le grand réfectoire qui a reçu tant d'hôtes illustres. C'est là, que depuis le commencement de la bataille, s'exerce la cordiale et généreuse hospitalité du commandant de la place envers des princes, des premiers ministres, des généraux, des ambassadeurs, des écrivains et des journalistes alliés ou neutres.

A peine arrivés à nos places, nous remarquons sur la table des oeillets et des coquelicots rouges. . . . Des fleurs à Verdun? Oui! Elles venaient d'être cueillies en notre honneur. Ces fleurs jaillissent, en effet, un peu partout sur le grand champ de bataille comme si, après avoir bu tant de sang, la terre qu'on aurait cru morte redevenait nourricière.

Ainsi, dans la région du lac-St-Jean, après les grands incendies qui lèchent et rongent jusqu'à la terre, on trouve de-ci de-là,—je ne sais si vous l'avez vu,—des petites fleurs bleues. . . .

Les fleurs de Verdun, fleurs d'espoir, empêchent de croire à l'irréparable; elles disent l'éternelle richesse de la terre française. Et ce qui ajoutait à cette impression consolante, c'était la vue des belles récoltes qui avoisinaient les premières lignes. C'est ainsi que, dans le nord, les plus belles moissons que nous ayons vues étaient juste en arrière du front. On voyait dans les champs des régiments de femmes, d'enfants, de vieillards aux prises avec la terre. Combien de fois ne vîmes-nous pas des femmes surtout qui, à huit ou neuf heures du soir, étaient encore penchées sur la glèbe! Souvent même elles passaient la nuit aux champs, pendant que le Boche bombardait leurs demeures, et ne rentraient qu'au matin, quand les oiseaux nocturnes avaient fini leur besogne de mort. Inclinaison en passant devant la femme de France qui s'est élevée dans l'estime et l'admiration du monde aussi haut que le Poilu!